



**HAL**  
open science

## Faire petit-déjeuner les enfants. Un enjeu de respectabilité parentale dans les milieux populaires.

Marie-Clémence Le Pape, Marie Plessz

### ► To cite this version:

Marie-Clémence Le Pape, Marie Plessz. Faire petit-déjeuner les enfants. Un enjeu de respectabilité parentale dans les milieux populaires.. *Revue des politiques sociales et familiales*, 2019, 129-130, pp.91-99. hal-02181087

**HAL Id: hal-02181087**

**<https://hal.science/hal-02181087>**

Submitted on 11 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

# Faire petit-déjeuner les enfants

## Un enjeu de respectabilité parentale dans les milieux populaires

### Mots-clés

- Alimentation
- Normes alimentaires
- Parent
- Petit-déjeuner
- Partage des tâches

**Marie-Clémence Le Pape** Maîtresse de conférences à l'université Lumière Lyon-II et chercheure au Centre Max Weber, université Lyon 2.

**Marie Plessz** Chargée de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique et chercheure au Centre Maurice Halbwachs.

Les Français prennent leur repas à des heures très régulières [Saint Pol (de) et Ricroch, 2012] et ce synchronisme alimentaire n'a pas faibli au cours des dernières décennies, malgré les transformations du marché du travail, des configurations familiales et des sociabilités. Comment le rythme alimentaire s'acquiert-il et se transmet-il ? Répondre à cette question revient à analyser comment se fait la socialisation alimentaire des enfants au quotidien, en étudiant la transmission d'une norme alimentaire, celle qui dicte les heures et les circonstances dans lesquelles on doit manger. Pour analyser la mise en pratique et la transmission de cette norme que constitue le rythme alimentaire, une enquête<sup>(1)</sup> a été réalisée sur l'organisation du petit déjeuner dans des familles avec enfants des milieux populaires non précaires. Le petit déjeuner a été choisi car c'est le repas dont les Français se passent le plus, contrairement au déjeuner et au dîner qui sont massivement respectés (Lhuissier *et al.*, 2013). Le moment du petit déjeuner permet donc d'observer les écarts à une norme par ailleurs très consensuelle. Il constitue en outre une entrée dans l'organisation quotidienne des familles en matière d'alimentation, de partage des tâches et de coordination des activités internes et externes au ménage. La sociologie de l'alimentation montre que le rapport aux normes alimentaires est différent selon la position sociale. L'enquête visait ceux que l'on appelle parfois les « *petits-moyens* » (Cartier *et al.*, 2008), une population qui pourrait entretenir un rapport ambivalent aux normes, à mi-chemin entre l'adhésion des classes supérieures aux normes savantes, et la distance voire le rejet qui ont été observés au sein de ménages très modestes (Régnier et Masullo, 2009).

Les résultats et les extraits d'entretiens cités dans cet article sont issus de matériaux inédits ainsi que de deux articles scientifiques publiés à partir de cette enquête (Le Pape et Plessz, 2017 ; Plessz et Le Pape, 2019). Il montre comment faire petit-déjeuner ses enfants répond à une

injonction sociale forte, qui suppose l'apprentissage de normes alimentaires par les enfants. Cet apprentissage engage un travail parental dont sont décrits ici les contours et les arrangements familiaux.

### Petit-déjeuner : une injonction sociale forte

Par rapport au déjeuner et au dîner, le petit déjeuner est plus souvent « sauté » et est moins synchronisé. Ce repas est aussi, historiquement, le dernier des trois repas quotidiens à s'être stabilisé (Aymard *et al.*, 1993 ; Lafay et Volatier, 2009 ; Saint Pol et Ricroch, 2012). Il fait cependant l'objet de prescriptions sociales fortes, portées à la fois par les politiques publiques et des campagnes publicitaires privées. État et industriels de l'agroalimentaire s'entendent, en effet, sur l'importance de promouvoir le petit déjeuner comme un « *vrai repas* », même si les finalités de ces opérations promotionnelles diffèrent (Depecker *et al.*, 2013). Les enquêtes mentionnent rarement les campagnes et les actions de marketing même si leurs arguments sur l'importance du petit déjeuner y font écho, lorsqu'une enquêtée évoque, par exemple, la nécessité d'un petit déjeuner « *équilibré* ».

En revanche, les parents interrogés citent davantage le rôle de l'école et de ses rappels à l'ordre. Peu d'entre eux font référence à des événements ciblés autour du petit déjeuner. Les recommandations émises à l'occasion d'une réunion ou d'une rencontre sont davantage citées par les enquêtés. Nicolas répète, par exemple, le message qui leur a été adressé en début d'année scolaire par l'enseignant de sa fille sur l'importance de faire petit-déjeuner les enfants le matin :

– « *On nous a bien expliqué que c'était important, pour la concentration de bien les [les enfants] faire manger le matin* ».

(Nicolas, gardien de la paix, deux enfants âgés de 6 et 13 ans, conjointe coiffeuse)

(1) Ce projet de recherche a été financé par le département SAE2 de l'Institut national de recherche en agronomie (Inra), dans le cadre de l'appel à projet « Jeune chercheur » 2013.

## Présentation de l'enquête

Réalisée en 2013-2014, la recherche visait à analyser les enjeux de santé dans l'alimentation familiale, en mettant la focale sur le temps du matin et plus particulièrement sur le petit déjeuner. Les deux auteures de l'article ont mené des entretiens d'une durée d'une à deux heures auprès de personnes qui avaient au moins un enfant âgé de moins de 10 ans et dont la profession les situait dans les catégories supérieures des classes populaires. Les familles contactées résidaient dans trois zones géographiques : la petite couronne parisienne (quatre familles), une ville moyenne de Bourgogne (sept familles) et une zone rurale du sud-ouest de la France (quatre familles). Dans chaque famille, un entretien a été réalisé avec la mère. Deux élevaient seules leurs enfants. Huit pères (seuls ou durant l'entretien avec leurs conjointes) ont également été rencontrés, ainsi qu'un ou plusieurs ascendants de sept familles. Quarante-trois entretiens ont ainsi été réalisés.

Le guide d'entretien abordait l'organisation du matin, du lever au départ du domicile ; l'organisation domestique autour de l'alimentation (répartition des tâches, approvisionnement, préparation des repas et règles autour de la prise des repas) ; un volet biographique sur les petits déjeuners depuis l'enfance ; un graphe de parenté permettant de présenter la configuration familiale et d'étudier les échanges de services au sein de la parenté. Les professions des enquêté-e-s les situent parmi les « *petits-moyens* »<sup>(1)</sup>, à savoir plusieurs coiffeuses, une factrice, des ouvriers qualifiés, une agent de la Sécurité sociale, mais aussi des petits indépendants de villes de province (buralistes, boulangers).

Cette enquête qualitative a été complétée par l'exploitation statistique de l'enquête INCA 2 de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses). Cette enquête a été réalisée en 2006 par l'Anses auprès de 4 079 individus âgés de 3 à 79 ans et portait sur les consommations alimentaires individuelles ainsi que les connaissances et les opinions en matière de nutrition<sup>(2)</sup>. Les répondants de l'enquête nutritionnelle ont rempli pendant une semaine un carnet comportant une page par repas (et par collation) chaque jour. Les auteures ont analysé les aliments décrits pour les petits déjeuners et comparé ceux pris (ou non pris) selon la position sociale.

(1) Cartier M., Coutant I., Masclat O., Siblot Y., 2008, *La France des « petits-moyens » : enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte.

(2) Lafay L. et Volatier J.-L. 2009, *Étude individuelle nationale des consommations alimentaires 2 (INCA2)*, Paris, Agence française de sécurité sanitaire des aliments. Voir site internet : <https://www.anses.fr/fr/system/files/PASER-Ra-INCA2.pdf>, consulté le 23 octobre 2018.

La tournure transitive de la fin de la phrase (« *les* ») montre bien l'accent mis sur le rôle des parents. En effet, l'école ne se contente pas de rappeler l'importance du petit déjeuner mais interpelle les parents quant à leur responsabilité de faire manger les enfants le matin. L'analyse des discours parentaux montre que de nombreuses difficultés scolaires (fatigue, manque de concentration) sont interprétées par les enseignants comme le signe d'un cadre familial défaillant, dont le fait de sauter le petit déjeuner serait un élément. Est ainsi mis en cause le manque de disponibilité ou d'efforts des parents le matin. Les mères sont particulièrement sensibles à ce message des enseignants car, en respectant l'injonction à faire petit-déjeuner les enfants le matin, elles respectent les normes de « *bonne parentalité* » (Le Pape, 2012) et témoignent de leur « *bonne volonté* » éducative, soulignant par là même qu'elles sont de « *bonnes mères de famille* ». Être identifiées comme telles par les enseignants est un enjeu important pour ces femmes dont la « *respectabilité familiale* » (Skeggs, 2014) vient compenser des positions sociales modestes et des conditions professionnelles pas toujours satisfaisantes. C'est le cas de Christine qui confie avoir été vexée par les sous-entendus de l'institutrice de sa fille, remettant en cause sa disponibilité maternelle le matin :

– « *Elle m'avait dit : "Sarah est souvent fatiguée le matin en ce moment". Je lui ai dit "oui, je sais, elle ne mange*

*pas beaucoup le matin". Elle m'a dit "oui, mais, il faut la forcer un peu, je sais que c'est compliqué, mais est-ce que vous prenez parfois le temps de petit-déjeuner avec elle ?". Je lui ai dit "écoutez, Madame, je suis sur son dos tous les matins... Je ne vois pas ce que je peux faire de mieux" ».*

(Christine, secrétaire, deux enfants âgés de 8 et 13 ans, conjoint employé viticole)

Dans les classes populaires stabilisées, cette vexation sociale est d'autant plus forte que les mères ont l'impression de « *tout faire* » pour leur enfant, sans que leurs efforts ne soient toujours reconnus (Stettinger, 2018). Le petit déjeuner des enfants fait donc l'objet de normes sociales (être disponible, contrôler la prise alimentaire), qui sollicitent la responsabilité parentale.

## L'apprentissage d'une « technique du corps »

Dans des contextes marqués par des rythmes professionnels souvent contraignants (travail avec des horaires décalés par exemple), les stratégies mises en place par les enquêtés et leurs proches pour respecter cette injonction montrent les efforts considérables des familles pour être présentes auprès des enfants le matin. En s'intéressant à des emplois subalternes qui laissent peu de latitude

horaire, l'enquête a mis en exergue comment les familles négocient, au quotidien, avec une norme éducative relativement consensuelle (« *faire manger ses enfants le matin* ») mais dont la mise en pratique bute ici sur des contraintes professionnelles et/ou pratiques. Deux enjeux éducatifs se dégagent des entretiens avec les parents : apprendre à leurs enfants un rythme alimentaire quotidien, et respecter une norme de commensalité, c'est-à-dire s'assurer que les enfants prennent le petit déjeuner en compagnie de membres de la famille.

Apprendre aux enfants à petit-déjeuner c'est tout d'abord imposer un temps alimentaire bien identifié le matin. Le petit déjeuner s'inscrit ainsi souvent dans une routine temporelle, construite différemment par chaque famille. Dans le compte à rebours du matin, Christine fait, par exemple, un compromis entre ce qu'elle identifie comme deux besoins physiologiques de ses enfants, dormir suffisamment et avoir le temps de petit-déjeuner avant de partir à l'école :

– « *On lève les enfants pour qu'ils puissent dormir le plus longtemps possible, mais suffisamment tôt parce qu'ils déjeunent très, très lentement, comme tous les enfants. [...] Je leur laisse leur demi-heure devant leur petit déjeuner, après ils discutent, ils mangent, ils regardent leur dessin animé. Moi, parallèlement, je me prépare [...] et de temps en temps je jette quand même un petit œil parce que si je vois que ça n'avance pas, je leur demande quand même de manger un peu, parce que Sarah c'est souvent qu'elle est... très pensive devant son petit déjeuner* ».

(Christine, secrétaire,  
deux enfants âgés de 8 et 13 ans, conjoint employé viticole)

L'apprentissage de ce rythme alimentaire passe aussi par des heures avant lesquelles ce premier repas de la journée doit impérativement être consommé dans certaines familles. Pamela refuse, par exemple, que les enfants prennent leur petit déjeuner du weekend tout au long de la matinée : « *je ne fais pas le service toute la journée* » justifie-t-elle pour imposer cette règle à ses enfants qui, en grandissant, se lèvent plus tard quand ils ne vont pas à l'école. Tout en affirmant l'importance des horaires et les limites de sa disponibilité parentale, Pamela rappelle aussi la norme du petit déjeuner comme un moment partagé. Le petit déjeuner du weekend est alors souvent attendu ou idéalisé, à l'image de la publicité Ricoré que plusieurs enquêtés

ont citée pour comparer ce qui passe chez eux avec ce qu'ils se représentent comme la norme du petit déjeuner familial français :

– « *On court énormément la semaine... je commence très tôt le matin et je termine la plupart du temps à vingt heures le soir, je rentre très, très tard chez moi le soir. On se dépêche de faire manger les enfants pour qu'ils aillent se coucher pour le lendemain l'école. Donc, voilà, on court beaucoup la semaine ; c'est vrai que le week-end, oui, le petit déjeuner c'est un bon moment parce qu'on prend le temps ensemble. On amène beaucoup plus de choses sur la table* ».

(Sandrine, femme de ménage dans un hôtel,  
deux enfants âgés de 7 et 14 ans, conjoint employé viticole)

La règle de commensalité est donc particulièrement importante pour les parents enquêtés. De fait, en France, plus les enfants sont petits, moins ils sont seuls au moment du petit déjeuner : selon l'enquête INCA 2 (encadré p.12), 17,5 % enfants âgés de 3 à 7 ans qui prennent un petit déjeuner le font seuls, un pourcentage qui passe à 25 % pour les 8-12 ans et à 53 % pour les 13-17 ans. Si la majorité des parents s'accordent sur le cadre du petit déjeuner, les normes sont moins consensuelles en ce qui concerne les produits à consommer. La seule référence commune est celle du produit laitier pour les enfants les plus jeunes. Il ne semble pas exister de norme alimentaire équivalente lorsque les enfants atteignent l'âge de l'adolescence. Les produits consommés sont alors très variés biscuits ou viennoiseries industrielles, yaourts à boire, etc. Une pluralité de modèles de référence est ainsi observée, entre le petit déjeuner « *continental* » et le petit déjeuner « *complet* »<sup>(2)</sup>. Cela laisse alors aux parents une marge de manœuvre pour concilier l'injonction à manger le matin et le respect des goûts infantiles.

Enfin, ne rien manger peut s'apparenter à un modèle très répandu dans les classes populaires, pratiqué par plusieurs parents enquêtés et adopté par certains enfants à l'adolescence. Les entretiens montrent cette transmission silencieuse d'une habitude matinale consistant à se contenter d'un café :

– « *Levée à six heures, je descends, je bois mon café vite fait. Je le prends debout. Je suis toute seule... le moins de lumière possible, j'allume ma petite lumière au-dessus de la hotte et vraiment le moins de lumière possible, et*

(2) Le petit déjeuner français « traditionnel » ou « continental » se compose d'une boisson chaude (très souvent café mais aussi thé ou chocolat au lait), accompagnée de pain ou de viennoiseries (Hébel, 2007). Le petit déjeuner « complet » semble porté par des modèles scientifiques (médicaux, nutritionnels) dès le début du xx<sup>e</sup> siècle (par exemple, le « petit déjeuner d'Oslo » – Lyngo et Crozier, 1998). Il n'est guère pratiqué que dans les classes supérieures.

*mon café, c'est tout. Je sais que ma maman, être toute seule, avoir la paix, elle aimait bien ça aussi »*

(Sandrine)

L'enquête INCA 2 objective le fait que cette pratique est plus fréquente dans les classes populaires que dans les catégories socioprofessionnelles plus favorisées. Un aliment solide est consommé au petit déjeuner dans 77,5 % des journées renseignées par les enquêtés, mais les cadres supérieurs ont significativement plus de chances que les ouvriers et les employés de manger quelque chose le matin, après avoir pris en compte l'âge, le sexe, la structure du ménage et le jour de la semaine<sup>(3)</sup> (Le Pape et Plessz, 2017, p. 94). La socialisation alimentaire des enfants peut donc se lire comme l'apprentissage d'une « *technique du corps* » (Le Pape et Plessz, 2017). L'argument des besoins physiologiques (« *le corps a besoin de manger le matin* »), souvent mobilisé par les parents, tend à invisibiliser une partie de leur travail éducatif qui consiste à ce que le petit déjeuner devienne un besoin pour l'enfant. Christine a ainsi recours à une forme d'inculcation mécanique (« *manger devant la télévision* ») pour tromper le « *petit appétit* » de sa fille :

– « *Quand elle a décidé de ne pas manger ses céréales le matin ou alors elle va manger deux cuillères à café, vous avez beau vous fâcher, si elle a décidé, si elle n'a pas faim, elle ne mangera pas. Du coup, on ouvre la télé, ça fait partie du truc pour qu'elle déjeune, pour que ça descende. En général, ils regardent Piwi, c'est la chaîne des tout-petits... voilà, on regarde pas les clips, on regarde pas les infos, vraiment du dessin animé ».*

(Christine)

Les ruses et les astuces mises en place dans les familles pour faire manger les enfants le matin montrent à quel point la norme du « *bon appétit* » est prégnante, notamment pour les mères à qui les enjeux éducatifs liés à l'alimentation tiennent particulièrement à cœur. Elle révèle aussi comment les parents produisent cet appétit le matin, par leur travail de socialisation alimentaire quotidienne.

## Une perspective interactionnelle du travail lié au petit déjeuner

La responsabilité du travail domestique alimentaire dans les familles est un enjeu de recherche déjà bien investi.

Dès 1991, Marjorie DeVault a souligné combien ce « *food work* » mêle à la fois des tâches pratiques et une importante dimension affective ; bien nourrir ses enfants et son conjoint est conçu comme une marque d'affection et d'attention. Cette charge affective va de pair avec la construction sociale du travail domestique alimentaire comme un travail intrinsèquement féminin (DeVault, 1991 ; Régnier *et al.*, 2006). L'implication pratique et émotionnelle des mères, bien décrite par M. DeVault, est encore plus visible dans le cas de ménages ayant des emplois modestes et des horaires imposés.

Les enquêtées qui sont présentes au moment du petit déjeuner exercent des professions dont les horaires sont compatibles avec ceux de leur(s) enfant(s). Elles sont assistantes maternelles, coiffeuses, employées de bureau, etc. Dans ces situations, elles prennent en charge la plupart des tâches liées au petit déjeuner des enfants, sans que leur implication majoritaire ne soit discutée ou négociée au sein de leur couple. Cependant, l'enquête montre que des pères sont aussi fortement investis, notamment lorsque leurs conjointes sont absentes du domicile familial en raison de leurs contraintes professionnelles (horaires décalés, etc.). En leur absence<sup>(4)</sup>, ces pères prennent en charge la majorité du travail parental exercé le matin : proposer un choix de produits dans l'espoir de susciter l'appétit, surveiller, encourager, réprimer, etc. Néanmoins, une approche détaillée des gestes effectués quotidiennement le matin montre que, loin de se désinvestir de cette tâche, les femmes enquêtées continuent d'exercer un contrôle à distance sur ce qui est consommé lors du premier repas de la journée. Ces stratégies de contrôle peuvent intervenir *a priori* (par exemple placer les produits sur la table du petit déjeuner avant de quitter le domicile familial). Angélique (factrice) s'assure de toujours « *préparer des choses pour le petit* » avant d'aller travailler. Ces stratégies peuvent également s'exercer *a posteriori*, telle la vérification suspicieuse de Carine sur ce qui a été bu par ses fils avant de partir à l'école :

– « *Alors Romain [son mari], c'est horrible ce qu'il sucre, même le chocolat des petits. Alors que le Banania, c'est déjà sucré, donc il n'y a pas besoin de rajouter du sucre en plus. Et, souvent, quand je reviens à midi, c'est à moi de ranger. Donc je râle, c'est le truc qui m'énerve... mais, en même temps, ça me permet de*

(3) Les cadres supérieurs ont deux fois plus de chances de manger quelque chose (plutôt que de ne rien manger) par rapport aux ouvriers et aux employés.

(4) Dans les familles où les hommes s'occupent des enfants les jours de la semaine, la disponibilité de leur conjointe le weekend inverse généralement les tâches assumées par chacun et, à une exception près, les femmes prennent en charge le petit déjeuner dominical des enfants.

*voir s'il n'y a pas de sucre, parce que le sucre, ça colle au fond des bols. Et, des fois, il y a ça [elle montre une épaisseur avec ses doigts] de sucre, surtout quand ils oublient de touiller ».*

(Carine, ruraliste, deux enfants âgés de 6 et 10 ans, conjoint ruraliste et auto-entrepreneur)

Les pères assument donc rarement à eux seuls la totalité du travail alimentaire lié au petit déjeuner des enfants. Le travail maternel subsiste en amont par les produits que les femmes ont sélectionné lors des courses (travail d'approvisionnement) et qu'elles ont parfois mis en évidence sur la table avant de partir travailler (travail d'éducation à un certain goût alimentaire). Ce travail persiste également *a posteriori* pour certaines d'entre elles, qui contrôlent ce que les enfants ont effectivement mangé ou qui vérifient que les pères ont bien respecté leurs propres recommandations nutritionnelles.

La littérature sur le partage sexué des tâches domestiques postule souvent que la division du travail parental est modifiée dès lors que les contraintes professionnelles, qui pesaient classiquement sur les hommes (partir tôt le matin par exemple), sont permutées au sein du couple<sup>(5)</sup>. Certaines recherches laissent même sous-entendre que cette réorganisation du quotidien aboutirait à un partage plus égalitaire des tâches, voire à une inversion des rôles sexués (Verjus et Vogel, 2009).

L'enquête montre qu'au-delà des effets déclaratifs des femmes enquêtées (« *c'est mon mari qui s'occupe de tout* »), cette inversion des rôles n'a rien de mécanique. Certes, la valorisation de la participation masculine est manifeste dans l'enquête, et rejoint la transformation des valeurs domestiques observée dans les strates stabilisées des classes populaires (Cartier et al., 2018), mais les femmes continuent d'assumer une partie de la charge mentale de l'alimentation et entretiennent des inégalités de genre qu'elles dénoncent souvent par ailleurs. Pour justifier la tutelle domestique qu'elles exercent, les enquêtées s'appuient sur un discours biologisant, construisant une incapacité masculine « *naturelle* » à saisir tous les enjeux d'un « *bon* » petit déjeuner le matin. Les mêmes qui, quelques minutes plus tôt dans l'entretien, revendiquaient « *n'avoir à s'occuper de rien* », nuancent leurs propos tout en excusant leur conjoint au prétexte

qu'il s'agit d'une caractéristique plus généralement masculine :

– « *C'est vrai qu'il sera peut-être moins attentif que moi à ce qu'ils mangent le matin. Il connaît pas forcément les marques. Il serait plus tête en l'air. Donc, comme c'est moi qui fais les courses, je fais gaffe à ce qu'il y ait tout ce qu'ils aiment manger. Mais, pour les vêtements, je fais la même chose. C'est moi qui décide des vêtements le soir avant parce que sinon... [elle rit] ... enfin, vous voyez, quoi, les hommes et leur bon goût »*

(Sandrine)

Cet exemple montre toute l'ambivalence de certaines femmes face à cette réorganisation du quotidien due à leurs contraintes professionnelles. Une répartition différente des tâches alimentaires n'implique pas nécessairement leur partage effectif, mais parfois une simple délégation maternelle, sous contrôle, d'une partie du travail parental qu'elles assumaient jusqu'alors. Ce constat rejoint des perspectives récentes développées dans les recherches sur le genre, à savoir le rôle joué par les femmes dans la reproduction des inégalités domestiques. En effet, les femmes sont traditionnellement décrites comme les victimes d'un système qui s'impose à elles à leur insu. Ce résultat rejoint les analyses de sociologues américaines sur le « *maternal gatekeeping* » (Hauser, 2012) qui soulignent que les femmes ont parfois une position ambivalente quant à la nouvelle reconfiguration des rôles conjugaux et parentaux : d'une part, elles aspirent à un modèle égalitaire au sein de leur couple, d'autre part, elles ressentent des difficultés à accepter que l'univers domestique, jusqu'alors sous contrôle, leur échappe en partie. Ceci est sans doute en partie dû au fait que, malgré la diffusion des aspirations égalitaires, les mères sont toujours jugées responsables de la bonne tenue du ménage et de l'éducation des enfants (Beagan et al., 2008).

Le travail domestique d'alimentation peut aussi être vu, non pas dans un rapport de pouvoir et de contrôle, mais dans une perspective interactionnelle (Plessz et Le Pape, 2019). Il s'agit alors d'insister sur le travail de coordination, dans le ménage mais aussi dans la « *maisonnée* »<sup>(6)</sup>, qui permet de faire face aux contraintes du quotidien, notamment quand l'un des parents ou les deux ne peuvent pas prendre en charge le petit déjeuner

(5) C'est ce que montrent notamment les travaux issus des enquêtes sur le mode de garde des enfants, qui soulignent un plus grand investissement des pères lorsque les contraintes professionnelles des mères sont fortes (Le Pape et al., 2017).

(6) La « *maisonnée* » renvoie à l'idée d'une mobilisation du réseau de parenté autour d'une cause commune (Weber et al., 2003). Ici, cette dernière est celle de l'alimentation des enfants, en particulier leur permettre de prendre leur petit déjeuner dans ce que les enquêtés jugent comme de « *bonnes conditions* ».

des enfants le matin. Dans les familles interrogées, ces interactions dépassent souvent le cadre du couple et supposent une implication plus générale du foyer. Séverine, femme de ménage dans un hôtel, part de chez elle à six heures quarante, alors que son plus jeune fils, Antoine, n'est pas encore levé et que son conjoint est déjà à son travail. Ses enfants aînés s'occupent donc du petit déjeuner d'Antoine (lui préparer son bol de chocolat, le mettre à table), même si Séverine téléphone quotidiennement à ses aînés vers sept heures trente pour s'assurer qu'Antoine est bien en train de manger. Comme le petit déjeuner est rarement débarrassé au retour de Séverine, cela lui permet de jeter un œil à ce qui a été effectivement consommé.

Ce travail de coordination peut aussi impliquer la maisonnée au sens large (Weber *et al.*, 2003), c'est-à-dire impliquer des membres de la famille élargie ne vivant pas sous le même toit. La maisonnée se construit ici autour des enfants et implique un travail de coordination pour que ces derniers petit-déjeunent dans ce que les parents estiment être de « *bonnes conditions* ». Ainsi, Florence doit quitter son domicile bien avant l'ouverture de l'école tous les matins, et son conjoint travaille en « *trois-huit* », il n'est disponible le matin qu'une semaine sur trois. Les deux semaines où il travaille de nuit ou le matin, le travail d'approvisionnement est assuré par Florence tandis que la prise du petit déjeuner se fait au domicile de sa mère, distant de deux kilomètres :

– « *Je les lève, je les lave, je les habille et on part et elles arrivent chez ma mère, et elles déjeunent vraiment tranquilles. Et quand elles prennent le petit déjeuner chez ma mère, je lui donne tout : les yaourts à boire et si j'ai fait des petits gâteaux, comme je fais des petits gâteaux style muffins, mais en gâteau au yaourt, je les mets dans une boîte hermétique et je lui donne tout ce qu'elle a besoin pour la semaine* ».

(Florence, surveillante contractuelle en collège, deux enfants âgés de 5 et 9 ans, conjoint technicien dans une laiterie industrielle)

Comme on le voit dans cet exemple, l'implication du réseau familial reste très matricentrée<sup>(7)</sup> et repose majoritairement

sur le tandem mère-fille. En outre, elle suppose une faible distance géographique entre les différents foyers qui composent la maisonnée.

Les deux derniers exemples montrent bien que la socialisation alimentaire des enfants n'implique pas seulement le couple parental. En raison des contraintes quotidiennes, probablement plus marquées dans les milieux populaires que dans des milieux sociaux plus favorisés, les normes transmises aux enfants à l'occasion du petit déjeuner impliquent, au quotidien, d'autres acteurs tels que les frères et les sœurs ou les grands-parents.

## Conclusion

La socialisation familiale des enfants participe à leur apprentissage et à leur incorporation des normes sociales et nutritionnelles concernant l'alimentation. Bien que rarement entreprise pour elle-même, cette socialisation n'est rendue possible que par les efforts déployés par les parents, les mères surtout, pour se conformer à certaines normes concernant l'alimentation enfantine, comme l'idée qu'un enfant doit pouvoir prendre son petit déjeuner en compagnie d'un membre de sa famille.

L'enquête menée auprès de ménages situés dans les catégories supérieures des classes populaires montre que ce travail peut mobiliser l'ensemble des membres du ménage, et même le réseau familial élargi. Les femmes, notamment dans le milieu social enquêté, y conservent toutefois un rôle majeur : elles introduisent dans le foyer les normes sociales et sanitaires véhiculées par les politiques publiques et le marché alimentaire, elles effectuent une large part du travail parental, et lorsqu'elles le délèguent, à leur conjoint ou à leur parenté (en général leur mère), elles continuent bien souvent à l'orchestrer.

Assurer la socialisation alimentaire des enfants peut alors freiner le partage équitable des tâches dans le ménage, d'autant plus que les institutions qui prennent en charge les enfants (écoles et crèches) continuent à s'adresser aux mères, considérées comme les premières responsables de cette socialisation.

(7) Dans un réseau matricentré, le couple (hétérosexuel) entretient des contacts et des liens privilégiés avec la parenté de la femme.

## Bibliographie

Aymard M., Grignon C., Sabban F. 1993, *Le temps de manger. Alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

Beagan B., Chapman G. E., D'Sylva A., Bassett B. R., 2008, «It's just easier for me to do it»: Rationalizing the family division of foodwork, *Sociology*, vol. 42, n° 4, 653-671.

Cartier M., Coutant I., Masclat O., Siblot, Y. 2008, *La France des « petits-moyens » : enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte.

Cartier M., Letrait M., Sorin M., 2018, *Travail domestique : des classes populaires conservatrices*, Travail, genre et sociétés, n° 39, p. 63-81.

Depecker T., Lhuissier A., Maurice A., 2013, *La juste mesure : une sociologie historique des normes alimentaires*, Rennes, Presses universitaires François Rabelais.

DeVault M. L., 1991, *Feeding the family: The social organization of caring as gendered work*, Chicago, University of Chicago Press.

Hauser O. 2012, Pushing daddy away? A qualitative study of maternal gatekeeping, *Qualitative Sociology Review*, vol. 8, n° 1, p. 35-59.

Hébel P. 2007, Le petit déjeuner anglo-saxon s'installe peu à peu, *Consommation et Modes de Vie*, n° 204.

Lafay L., Volatier J.-L. 2009, *Étude individuelle nationale des consommations alimentaires 2 (INCA2)*, Paris, Agence française de sécurité sanitaire des aliments. Voir site internet : <https://www.anses.fr/fr/system/files/PASER-Ra-INCA2.pdf>, consulté le 23 octobre 2018.

Le Pape M.-C., 2012, L'art d'être un « bon » parent : quelques enjeux des nouvelles normes et pratiques éducatives contemporaines, *Les Cahiers français*, n° 371, p. 36-42.

Le Pape M.-C., Plessz M., 2017, C'est l'heure du petit déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale, *L'Année sociologique*, vol. 67, n° 1, p. 73-106.

Le Pape M.-C., Bellidenty J., Lhommeau B., Raynaud E., 2017, Les modes d'accueil des jeunes enfants : des politiques publiques à l'arrangement quotidien des familles, *Revue française des affaires sociales*, La Documentation française, n° 2.

Lhuissier A., Tichit C., Caillavet F., Cardon P., Masullo A., Martin-Fernandez J., Parizot I., Chauvin P. 2013, Who still eats three meals a day? Findings from a quantitative survey in the Paris area, *Appetite*, n° 63, p. 59-69.

Lyngo I. J., Crozier A., 1998, The Oslo breakfast. An optimal diet in one meal: On the scientification of everyday life as exemplified by food, *Ethnologia scandinavia*, vol. 28, p. 62-76.

Plessz M., Le Pape M.-C., 2019, The political dimension of consumption work, or political consumption as work: How French households do gatekeeping on the food market, *Food, Culture and Society*, vol. 22, n° 3.

Régnier F., Masullo A., 2009, Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale, *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, p. 747-773.

Régnier F., Lhuissier A., Gojard S., 2006, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, La Découverte.

Saint Pol T. (de), Ricroch L. 2012, Le temps de l'alimentation en France, *INSEE Première*, n° 1417, p. 1-4.

Skeggs B., 2014, *Des femmes respectables : classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.

Stettinger V., 2018, Mères « je fais tout », des pratiques éducatives populaires sous tension, *Travail, genre et sociétés*, p. 83-99.

Verjus A., Vogel M. 2009, Le travail parental : un travail comme les autres, *Informations sociales*, n° 154, p. 4-6.

Weber F., Gojard S. et Gramain A. 2003, *Charges de famille : dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte.